

LE LIVRE FRANÇAIS ET LA PRODUCTION MONDIALE

ESSAI DE STATISTIQUE DES IMPRIMÉS (1)

I. — EN FRANCE, EN 1910-1911

Voici une quinzaine d'années que j'essaye de me rendre compte avec quelque exactitude de la production du livre en France. J'ai consacré bien des semaines à parcourir des registres et à compter des volumes sur les rayons de la Bibliothèque Nationale. J'ai prêté à de nombreuses railleries en ayant l'air de prendre au sérieux ces statistiques, dernier refuge de la fantaisie traquée par l'administration, où un chiffre exigé dans les vingt-quatre heures par un ministre, établi avec hâte, mais précision, par un expéditionnaire, arrondi par un titulaire qui en tient pour l'arrondissement, reprecisé au hasard par un chef d'esprit politique, pour qui les chiffres ronds n'inspirent pas confiance, arrondi de nouveau, mais à un degré supérieur, par un supérieur homme du monde pour qui des chiffres précis ont quelque puérité, évolue étrangement suivant que les degrés de la hiérarchie sont arrondissementiers ou en tiennent pour la représentation des minorités.

Mais j'avais la fortune de pouvoir tenir en main, au moins un instant, *tous* les objets de ma statistique : les livres. Il semblait donc que je n'avais qu'à compter un à un, ce qui semble fastidieux, mais sans difficulté spéciale. Je me trompais ; il y a bien des sortes de livres ; les uns parviennent au dépôt légal presque tous, et on peut, par les catalogues, contrôler les manques, mais ils parviennent mêlés aux autres dont il les faut absolument distinguer, car de ces autres aucun contrôle n'est possible, et le nombre qu'on en peut donner n'a pas la moindre réalité.

Or des travaux de premier ordre viennent d'être publiés sur la statistique mondiale des imprimés. Hélas ! ce travail préparatoire de

(1) Suite aux articles parus dans le *Mercure de France* : *la Production française et le Dépôt légal en 1908* (n° du 1^{er} mars 1909), et *la Production de l'imprimerie française en 1909* (n° 307, 1^{er} avril 1910). — Voir aussi les 2 vol. de *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes, 1908-1909*, (tome I, 286 et passim ; tome II, livre III : *Devant l'invasion des livres: Le Grand Cimetière des livres. Le Dépôt légal. etc.*)

dition n'y a pas été fait pour la France, et les totaux obtenus jusqu'à l'évidence qu'ils n'ont pas été faits non plus pour les autres pays. L'intérêt de ces études reste très grand : et avant d'obtenir un petit fait vrai, la science fait toujours de vastes hypothèses. Ce n'est pas moins vrai que pour la France on parle de 12.000, de 20 livres nouveaux par an. Or, je ne suis pas encore, cette année-ci, venu à l'exactitude absolue, mais, serrant de plus en plus près la vérité, précisant bien ce dont je parle, et ne parlant que de ce qui est précisable, je puis affirmer que la production de livres nouveaux, en France, est comprise entre 5.000 et 5.500.

§

« Voilà, me dira-t-on, un beau résultat de semaines d'abrutissement. — Je vraiment l'homme de lettres qui sait le mieux l'heure qu'il

« n'est pas sans intérêt. Une curiosité, certes. Mais cette année disparaître de vieilles et bonnes maisons d'édition françaises (1), et de jeunes dont l'activité donnait de l'espoir. Le commerce des livres baisse ou se transforme. Et les auteurs, lesquels trouvent à faire éditer ? Sur quelle branche la concurrence se porte-t-elle ? Pourrait-on couper court à tant de bavardages, d'enquêtes sur la cause de ceci ou de cela, sur l'âme du monsieur qui lit en omnibus l'influence de la culture latine sur la métallurgie et le vaudeville, et donnant le mal de chercher quelques chiffres précis ?

Quelques maisons d'édition sont constituées en sociétés anonymes et les chiffres sont publiés. Citons :

Société des Annales politiques et littéraires, au capital de 2.200.000 fr. Les chiffres ont valu en 1910 de 650 à 740. Dividende : 35 francs. Bénéfices nets : 207.000, 1908 : 215.000, 1909 : 490.000, 1910 : 428.000. Réserves et amortissements : 1910, 230.000 francs.

Dot-Bottin (actions dédoublées). Bénéfices nets de 1908 à 1911 : 2.853.000, 1.000, 2.185.000, 2.307.000 francs.

Société d'éditions littéraires et artistiques (Ollendorff). Capital, 2 millions. Pas de dividendes en 1911. Dividende de 9 fr. en 1906, de 5 fr. en 1907, 1908, 1909, nul en 1910 et 1911. Bénéfices de 114.000, 106.000, 101.000, 110.000 de 1906 à 1909, perte de 12.000 en 1910, 30.108 en 1911, mais amortissements de 415.000 et 182.000 ces dernières années.

Imprimerie de France. Dividende maintenu à 7 fr. par action de 100 fr., malgré l'augmentation régulière des bénéfices.

Société d'imprimerie et librairie administratives et des chemins de fer. Capital 364.500 fr. Dividende de 7,50 depuis 2 ans. Bénéfices nets de 185.000, 363.000, 300 fr. en 1908-1910.

Imprimerie Chaix. Capital, 3 millions. Bénéfices nets en croissance de 1.212 à 1.295.000, de 1906 à 1910. Dividende porté de 55 à 60 francs.

Imprimeries-Imprimeries réunies (Quantin, Motteroz et Martinet). Capital de 3 millions réduit à 3. Dividendes 1906-1911 : 11, 12,50, 12,50, 13, 13, 14 francs.

Maison Alfred Mame à Tours. Capital 4.340.000 fr. Bénéfices nets de 1906 à 1911 : 200, 266.000, 228.000, 315.000, 345.000, 351.000. Dividende de 14, 72, 19,40, et 14,88 depuis 1909. Amortissements et réserves portés à 150.000 francs. *Imprimeries d'Arnaux*. Dividendes en 1910 : du *Figaro*, 30 francs au lieu de 27,50 ; du *Temps*, 25 francs, stationnaire ; du *Petit Journal*, 25 fr. au lieu de 24 ; du *Petit Parisien*, 25 au lieu de 30 en 1909 et de 60 en 1908, avant le dédoublement des titres.

Hélas ! un autre point de vue doit nous préoccuper. On sait que la France reste le pays du bon goût. Or ce bon goût se porte sur des livres étrangers. On sait que la France, pour s'assurer une élite, se restreint. On faisait trop d'enfants... on faisait trop de livres...

Tout de même, que l'Angleterre, l'Allemagne impriment nos livres, et travaillent — pour les livres — à notre place, il y a là de quoi réfléchir. La France, depuis quinze ans, édite le même nombre de livres. La production anglaise, inférieure en 1901, doit être à peu près double de celle de la France aujourd'hui. Cela vaut-il pas d'être compté exactement ?

L'étranger imprime du français, mieux parfois que les Français.

Si le livre français diminue, qu'advient-il de la langue française ?

Autre chose : une commission nommée par le ministre de l'Instruction publique étudie en ce moment la situation de la Bibliothèque Nationale. Il y a différentes choses pour lesquelles il serait bon de savoir ce que la production française apporte. Les données que l'on a sont-elles bien sûres ? Ainsi l'on dit que le Catalogue général sera fini bientôt, vers 1950. On dit : la Bibliothèque manque de place, car, on l'affirme dans des rapports officiels, la production va croissant... On dit que le Dépôt légal apportant les livres gratis, la Bibliothèque Nationale n'a pas besoin d'argent. On dit surtout que la nouvelle Salle publique, qui sera bientôt finie, et qui ne sera peut-être pas une Salle publique, car il y a d'autres projets en l'air, ne pourrait être fournie de livres sans des sommes fabuleuses, et que le public qui y vient ne mérite pas de telles dépenses.

Enfin, avec le public débordant, les collections de la Nationale s'usent vite. Si, comme on le propose, la salle publique supprimée, l'unique salle de travail, agrandie, est éclairée le soir, la Nationale ne peut plus compter comme Bibliothèque de conservation. Alors ne serait-il pas souhaitable que la production française — toute, y compris la Suisse, la Belgique, le Canada ! — soit déposée quelque part, ailleurs que dans le centre de Paris, pour être bien sûr qu'on en garderait un exemplaire, moins exposé à l'incendie et surtout à la dévastation par simple usage !

Est-ce que cela coûterait très cher ?

Eh bien ! cinq mille volumes, est-ce cher ?

Pour les périodiques, il faudrait, certes, une plus grosse somme. On les reçoit d'ailleurs gratuitement. Un périodique doit jusqu'à six dépôts divers ! Mais pour les livres « livres », la production française, l'amas immense des livres, l'« Avalanche », dit M. Charles Morice, le dépôt légal, impôt inique sur un commerce « tout comme un autre », celui de l'édition, — le dépôt légal, ses corvées de l'impri-

Actes de sociétés, ass. gén., statuts, etc	627
Brochures diverses, tirages à part.....	434
Retirages, thèses, vol. spéciaux.....	461
Catalogues commerciaux.....	115
Publications officielles et administratives (Budget, etc.).	298
Affiches.....	72
Scénarios cinématographiques	1.188

PROVINCE :	1910	1911
Total des numéros de volumes.....	10.755	10.261
— affiches.....	11.560	2.067
Répartition des volumes :		
Nouveautés..... env.	4.000	3.870
— Retirages thèses, vol. spéciaux..... env.	2.000	2.069

— Divers (environ 400 volumes administratifs, 400 volumes annuels : congrès, palmarès, rapports, etc., 800 publications de sociétés : livrets, statuts, rapports, assemblées. 300 à 600 almanachs, 150 catalogues, quelques centaines d'objets variés, portraits, cartes, marques de fabriques, chansons, productions de déments, et autres dépôts bizarres, enfin les brochures : extraits de revues, discours, mandements, circulaires, notices, etc.).

J'ai donné pour l'année 1909 un détail très complet des différentes rubriques. Je ne vois pas de changement qui vaille la peine de recompter en 1910 et 1911. Je me bornerai donc à donner sur quelques sections des chiffres précis, mais qui, pris sur les listes du Bulletin que publie la Nationale, comprennent ensemble volumes et brochures.

Dans la Médecine et l'Histoire de France, plus de la moitié n'est que brochures.

La « Bibliographie de la France », elle, compte le dépôt à peu près tel qu'il se présente, n'exceptant que les affiches, les scénarios de cinéma et les annuaires. On comparera les totaux. Le *Bulletin*, qui a les moindres chiffres, contient *en plus* les dons et la musique.

Totaux de la Bibliographie de la France :

1881 : 12.766 — 1886 : 12.831 — 1891 : 14.192 — 1896 : 12.137 — 1905 : 12.416 — 1906 : 10.898 — 1907 : 10.785 — 1908 : 11.073.

	Bibl. de la France.	Dépot légal.	Bulletin de la B. N.
1909	13.185	17.010	11.812
1910	12.615	17.730	11.075
1911	11.652	15.421	11.253

Répartition, livres et brochures (Catalogues de la Bibliothèque Nationale).

	Inscriptions nouvelle.	Suites.
Histoire de France..	1.906	3.179
	1.907	3.079
		3.797
		3.387

	Inscriptions nouvelles	Suites.
France.. 1908	3.444	3.752
1909	3.070	1.994
1910	2.815	2.380
1911	2.639	2.165
Étranger..... 1909	952	
1910	1.096	648
1911	943	681

Les deux grandes sections, rééditions et tirages sont comptés à part. Les tirages sont exclus des totaux ci-dessous :

1910 : 519 ; 1911 : 627.
 Étranger : 1910 : 327 ; 1911 : 196.
 Étranger : 1910 : 780 ; 1911 : 768.
 Étranger : 1910 : 385 ; 1911 : 384.

En outre. Dans les totaux du *Bulletin*, ci-dessus, la musique entre pour 110 pour 831 nos en 1911.

En outre, au contraire comptée à part dans la *Bibliographie* et le *Dépôt* des totaux de la *Bibliographie*, qui étaient de 5.642 en 1880, 6.143 en 1895, 6.711 en 1900, sont, pour les années 1905 à 1911 : 6.711, 6.866, 10.220 (bloc de publications antérieures), 8.436, 7.035, 5.767, 4.848. Cette baisse n'est pas aussi effrayante qu'il semble. Les nos du dépôt légal portent sur 1911. L'année se coupe à un autre point. Mais la baisse est

On nous a donné pour 1909 un détail de ces amas de romances, chansons, café-concert, danses, adaptations pour musique militaire, etc.

La situation reste sensiblement la même : environ 500 partitions, adaptations, recueils, qui indiquent un chiffre moyen de l'édition musicale

Environ un millier de morceaux détachés, romances piano et morceaux pour instruments divers, qui peuvent compter encore pour la musique, mais les a-t-on toutes ? Plus d'un millier de danses, presque autant d'airs variés pour musique militaire, et 3.000 de café-concert. Ajoutons qu'aucun contrôle ne permet de savoir combien de chansons (tirées souvent à 50 exemplaires seulement) et ces machines de piano sont bien nouvelles et si l'on a tout ou partie se publie.

Malgré l'abaissement de ces chiffres, on voit qu'il n'y a pas d'augmentation de la production musicale française. Tout au plus pour la mandoline...

Comme la musique est enseignée, elle ne l'était guère il y a vingt ans. L'ombre des pianos s'est multipliée. Celui des critiques et je crois des musicographes, prend des proportions épidémiques. Mais on ne s'en rend pas compte.

Interviewé à ce sujet, il y a quelques années, M^{me} veuve Pugno, installée au coin du pont des Arts, vieille tradition française, comme

l'Académie. Elle a de belles pommettes rouges dont on raffole. Elles étaient de Franz Hals, et vend de la musique depuis un demi-siècle. Elle doit connaître Lulli.

Elle ne veut plus, m'a-t-elle dit, que du Litolff et du Peters.

. — DANS LE MONDE, DEPUIS 1436.

Une statistique, nationale des imprimés présente, on le voit, des difficultés réelles et, si l'on ne se borne pas, insurmontables.

Or un effort énorme vient d'être tenté pour obtenir une statistique non pas nationale, mais mondiale. M. Iwinski vient de publier le rapport qu'il présenta au Congrès de bibliographie de Bruxelles en 1910. C'est la première grande tentative d'évaluation de la masse imprimée, livres et périodiques. Elle fait suite à d'autres travaux, notamment ceux de M. Otlet, qui émanent aussi de cet *Institut international de bibliographie* dont les efforts gigantesques jettent les premiers fondements de la science du livre.

Je viens de lire avec admiration ces tableaux qui nous donnent pour tous pays, et depuis Gutenberg, des chiffres de production. Il fallait qu'un homme eût le courage d'entreprendre de tels ensembles pour qu'on voie d'un coup d'œil l'étendue de la tâche. Vaste esquisse, hypothèse, sorte de cosmogonie qui permet de concevoir un ordre de phénomènes, d'adopter une méthode et de répartir le travail.

Avec M. Iwinski, nous assistons à la croissance de l'arbre d'Imprimerie depuis le bourgeon de 1436.

Or dès la première période, la plus facile peut-être, celle des incunables, 1436-1500, la statistique balbutie. On était sûr il y a cent ans qu'il n'y avait guère que 13.000 incunables. Hain en 1837 en compte 16.299. Copinger en signale 22.918. Et l'on nous donne aujourd'hui 30.742 comme étant la production totale d'imprimés en l'an 1500.

Le chiffre de la période de 1500-1536 est fixé à 43.776 par un calcul de probabilités. Des suppositions ingénieuses nous mènent de cinquante encinquante ans à un chiffre de 6.078 par an en 1600, soit 272.790 pour le total des livres existants à cette date. On suppose 13.368 par an en 1700 et il y aurait eu dans le monde alors 1.245.090 volumes. En 1800, nous trouvons un total de 2.282.286 volumes, mais l'on a hâte d'arriver à 1822 où l'on croit avoir quelques données sérieuses. Bref, en 1900, il aurait suffi de lire 8.982.813 volumes pour avoir tout lu, et en 1908, 10.378.365. En organisant sa vie comme M. Mazel nous le conseille dans *Ce qu'il faut lire dans sa vie* et en lisant un livre par jour, ce qui est la moyenne d'une Anglaise abonnée à un cabinet de lecture, il suffirait de vivre 30.000 ans environ pour être au courant. Alors la production mondiale, aujourd'hui évaluée à 190.000 volumes par an, n'ayant pas cessé de croître en progression géométrique depuis l'année où l'on commença, il faudrait recommencer. Pourquoi cette fable n'a-t-elle pas été racontée plus tôt, quand la Bibliothèque Nationale entreprit son Catalogue !

L'auteur de ces calculs ne se fait aucune illusion sur leur exacti-

tude. Loin de croître avec l'accroissement des imprimés, l'exactitude de leur statistique diminue. Le nombre d'incunables — sur lequel on s'est trompé de moitié — est plus près d'être connu que le nombre d'imprimés contemporains. Ils sont trop !

Mais ceux qui raillent ces évaluations oublient que l'histoire, la géographie, les sciences exactes mêmes ont connu ces périodes de balbutiement. L'évaluation de la librairie mondiale est semblable à ces cartes du monde connu des anciens, d'après Strabon, ou à ces Portulans du xv^e siècle, où l'on imagine des indiens et des oasis par de là les mers inconnues. Il fallait cela pour découvrir le monde. Il n'y a pas d'autre moyen de faire une carte que de l'imaginer. On invente un point, et on le vérifie, et peu à peu les points vérifiés sont si proches qu'ils se confondent avec la ligne qui les unit.

Voici quelques chiffres de la production annuelle par pays.

	Vers 1822	1887	1898	1908
Allemagne.....	4.375	15.972	23.000	30.317
France.....	3.150	12.901	14.781	8.799
Angleterre.....	1.000	5.686	7.516	9.821
Italie.....	11.161	9.670	6.918
Etats-Unis.....	120	4.432	4.886	9.821
Indes.....	7.568	8.000
Suisse.....	1.045	3.500	7.884
Japon.....	7.334	20.824	36.046
Russie.....	333	7.366	11.548	23.852

On voit que le Japon viendrait en tête. Au Japon, le ministère de de l'Intérieur donne ce chiffre. Les pays qui viendraient après, en 1908, seraient : Danemark avec 3.580. — Pays-Bas, 3.258. — Belgique, 2.763. — Pologne russe, 2.317. — Espagne, 2.273. — Roumanie, 1.739. — Hongrie, 1.600. — Bohême, 1.517. — Suède, 1.474. — Autriche, 1.465. — Bulgarie, 1.209. — Turquie, 924. — Argentine, 899. — Norvège, 682. — Canada, 450. — Chili, 385. — Finlande, 284. — Serbie, 258, etc., jusqu'à la Grèce, 53.

Au total, 169.657 volumes.

Chiffre trop faible, dit M. Iwinski, qui se désole de n'avoir pas tous les pays. — Certes, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Perse, Java, le Cap, impriment bien quelques milliers de plus !

Je crois ce chiffre beaucoup trop fort s'il ne doit compter que de vrais livres nouveaux. On a remarqué déjà que les livres autrichiens figuraient aussi à l'Allemagne. Ce n'est qu'un cas insignifiant de l'erreur générale qui ne spécifie pas suffisamment ce qu'est un livre.

D'après un tableau évidemment bien vague qui donne la production mondiale de 1822 à 1887 (de 19.571 volumes à 100.000), je calcule cependant que, vers 1822, l'augmentation annuelle aurait été de

5,2 o/o et qu'elle ne serait plus que de 4 o/o. Petit tassement, très hypothétique pour le monde, certain pour la France.

Mais pour l'Angleterre, qui, dans les tableaux ci-dessus, vient en mauvais rang, la *Publisher's Circular* nous donne des chiffres qui semblent beaucoup plus sérieux que les autres et séparent les rééditions. Or la production n'a cessé de croître depuis 1901 (total 6.044) jusqu'à 1911 (10.914), soit 4.955 volumes nouveaux et 1.089 rééditions en 1901, 6.985 livres nouveaux et 1.618 rééditions en 1906, 8.530 livres nouveaux et 2.384 rééditions en 1911. Progression absolument régulière, qui double presque en onze ans.

Une série de tableaux très intéressants est celle de la répartition par matières. Ici aussi, difficultés sans nombre. Tantôt, une thèse obligatoire charge sans raison le droit, la médecine. Telle section n'est que brochures, telle autre n'a que de vrais volumes. Essayons de réunir quelques points où il y a un semblant de concordance entre les pourcentages divers.

Pour cent	Allemagne	Angleterre	France	État s-Unis
Théologie.....	9.9	8.9	7.1	7.8
Droit, jurisprudence...	12.9	.8	} 10.3	7.4
Economie, politique, commerce.....	7.9		
Belles-lettres.....	} 6.2	3.7	} 21.4	6.8
— Romans.....		20..		18.8
— Poésie et théâtre. }		5.1		6.5
Médecine.....	5.9	3.3	12.0	3.9
Histoire.....	4.7	8.1	15.8	9.1
Géographie.....	4.9	3.5	2.6	4.2
Philologie.....	6.5			

Si l'on pouvait arriver à quelque précision, on aurait là un document humain de premier ordre. Il est curieux de voir que le roman allemand n'entre pas en compte, et que seule l'Allemagne admet la philologie qui s'éparpille chez nous autrement. L'Institut de Bruxelles s'efforce d'unifier les méthodes, mais ne peut espérer briser les habitudes de pensées nationales. Les réalités des livres ne se présentent pas de même au classement. La classification décimale n'a pas la *Philologie* allemande ni les *Sciences naturelles* françaises comme groupement spécial. Il y a certes des sections nettes : poésie, théâtre, romans, dont on devrait avoir partout un compte exact. Mais espérer compter toute la production, mêler aux livres proprement dits les circulaires, prospectus, tarifs, avis, rapports, règlements, mandements, faire-parts, *ordo*, horaires, extraits, plans d'études scolaires, conditions d'examen, notices et paperasses de toutes sortes, croire ranger toutes ces pièces, dont aucune série, certes, n'est sans

un intérêt spécial, dans 4 et non 5 classes : *originale, traduite, 1^{re} édition, réimpression*, espérer compter, dis-je, toutes ces brochures dont la statistique dira qu'on en dépose cinq ou dix mille en France, alors que rien ne peut nous apprendre s'il n'en existe pas cent mille, — de tels programmes préparent des statistiques de fantaisie. Les administrations savent répondre aux questionnaires officiels trop exigeants.

Aucun pays n'est en mesure de répondre aux tableaux proposés par le Congrès, sinon peut-être la République de Saint-Marin, où tout se sait. Je ne puis discuter d'autres pays que la France, mais je pense bien que c'est la même chose partout. Or voici :

Il faut bien se garder, tout d'abord, d'une conclusion relative à une seule année. La coupure d'une année à l'autre, dans le Dépôt légal comme dans tout autre source est arbitraire ; certains envois sont mensuels, quelques-uns trimestriels ; il y a même des envois de grosses masses régularisant d'anciens retards accidentels. La Musique saute de 6.866 à 10.220 sans autre raison en 1907.

J'ai compté exactement le nombre de volumes que j'excluais du total des livres nouveaux. Il monte à 2.069. J'y fais rentrer les thèses. Le dépôt légal ne fournit pas le dixième des thèses imprimées. Tantôt elles sont déposées comme volume isolé, avec un titre nouveau, tantôt elles ne le sont pas du tout, le dépôt aux universités remplaçant le dépôt légal. Ce total de 2.069 comprend 327 volumes — livres de piété et d'enseignement — venus d'Indre-et-Loire, 110 (enseignement religieux) du Rhône, 201 classiques et réimpressions de Seine-et-Oise, 192 de Seine-et-Marne. Ajoutons un cent de livres militaires de la Haute-Vienne, pour avoir tous les gros chiffres. C'est que dans ces départements de grandes imprimeries bien connues, existe un service régulier de dépôt. Tire-t-on aujourd'hui 40.000 exemplaires d'un livre, demain 5.000, et après-demain 5.000, sans doute seront déposées la 1^{re}, la 41^e et la 46^e édition, alors que nous n'en aurions qu'une si on avait tiré à 50.000 le même jour, et 46 — les collections de *centaines* de tirages ne sont pas rares à la Nationale — si l'on avait observé la loi, l'absurde loi ! Ces détails sont mesquins, mais puisqu'on fait des travaux énormes de statistique des livres, il faut bien savoir quelles sortes d'objets l'on compte ! Or on dit que la production française est de 12.000. Non ! Cette production comprend des livres nouveaux, de l'espèce ordinaire, commerciale, et il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu 6.000 par an, et des livres divers, qui comptent là pour 6.000. Eh ! bien, ces livres-là, il y en a peut-être 20, peut-être 40.000, on ne peut savoir !

Des livres passons aux brochures. Mais où commence, où finit la brochure ? J'ai pu spécifier 1.200 actes émanant des sociétés diverses (statuts, assemblées générales, etc.). Ce chiffre ne signifie rien. J'ai

compté 607 almanachs pour 86 départements. Là-dessus celui de l'Ain en a 221 à lui tout seul (un seul n° du dépôt). Et les autres ? On voit 500 périodiques ; bulletins annuels, distributions de prix, concours agricoles, comptes-rendus, etc., autant de publications officielles (budgets, rapports, assemblées locales, etc.), Voilà un millier de publications *livres* que le dépôt administratif, les dons, le dépôt d'office, le dépôt dans la série *périodiques*, etc. portent déjà à plus du double. Malgré ce complément les collections de la Nationale sont incomplètes : on n'est pas sûr d'y trouver tous les palmarès des pensionnats de France. Les vides de la série administrative sont infiniment regrettables, mais les imprimeries officielles ne se croient pas tenues au dépôt et tant qu'il n'existera pas une bibliographie annuelle, un officiel des publications officielles, le contrôle sera nul, même pour les publications officielles !

En indiquant, en dehors des chiffres de livres nouveaux et des périodiques auxquels on peut s'abonner, des totaux de ce que l'on connaît de brochures, d'affiches, d'actes de société, je n'ai pas d'autre intention que de rappeler que cela existe, et que cela ne rentre pas dans le compte que je fais.

Je ne crois pas qu'on puisse faire mieux ailleurs. Avec son dépôt légal si mal organisé, la France est encore privilégiée. On y sait qu'il y a des choses qu'on ne sait pas. En se bornant, on peut arriver à des chiffres ayant un sens, on peut arriver, un jour, même internationalement, à un 10 o/o d'erreurs. Cela est intéressant pour le commerce de librairie, les rapports internationaux, la constitution de répertoires bibliographiques, la publication de catalogues, la formation de bibliothèques. Cela est très utile, important, et devrait être fait régulièrement.

C'est pour avoir étendu aux tirages à part, rééditions, etc., leur ambition que le Catalogue de la Nationale ne peut être fini, que les recherches y sont si longues, et que les statistiques ne sont pas prises au sérieux et ne méritent pas de l'être, et que le beau travail de M. Iwinski est infiniment curieux et peut faire réfléchir comme ferait un poème, mais n'a pas de conclusion pratique.

Je ne saurais trop engager ceux qui comprennent l'utilité d'avoir enfin une évaluation de la masse imprimée, à obtenir que trois ans de suite seulement sur dix (afin d'éviter les erreurs de coupure) on tienne un compte exact, dans chaque pays, des livres nouveaux, sans tenir compte des brochures. Rien que cela ! On aborderait ensuite les périodiques et leur morcellement en articles et brochures. Mais il est nécessaire d'avoir les livres entre les mains. Tous les travaux sur fiches, registres et catalogues doivent être écartés tant qu'on n'a pas une fois tâté les réalités.

Au surplus, dans le domaine hypothétique, qui est l'état actuel,

on ne peut rien faire de plus complet, et dans l'ensemble de plus plausible que le travail que j'ai sous les yeux. Il remplace tous les travaux antérieurs, et n'a pas à être refait avant longtemps. Sur ce programme, on peut se mettre au travail.

III. — LIVRES ET PÉRIODIQUES

Aussi bien le livre est-il la forme définitive dans laquelle doit se couler l'effort de l'homme pour s'exprimer?

Il en est du livre comme du *tableau*. Beaucoup de peintres croient encore qu'ils ne sont pas peintres s'ils ne font pas de tableaux. Il est cependant probable qu'on s'étonnera un jour de cette étrange habitude d'accrocher aux murs des panneaux encadrés. On la trouve antihygiénique, de là à la trouver anti-esthétique il n'y a qu'un pas. De fait elle correspond à une période demi-nomade, l'ère *déménageuse* de l'humanité, celle où l'on transportait ses meubles et objets précieux d'un logis à un autre. Les mœurs nouvelles ne s'en encombrèrent pas. Pas plus que de livres.

On fait encore de beaux livres, et on en fera. Mais l'élément *livre* a déjà disparu à peu près complètement de la science, dont les progrès sont signalés par des périodiques spéciaux. Le livre n'y est qu'une adaptation, une vulgarisation, et on le laisse aux écoliers.

En est-il autrement des livres d'art? La plupart des livres chers ne sont aujourd'hui que des recueils de *simili*, et ce mot seul les rejette de l'art. Un trucage supplémentaire peut les mettre à 100 francs pièce, ils perdront toute valeur dès qu'un procédé meilleur reproduira mieux qu'eux. Si l'on écarte ce faux luxe, on arrive à compter si peu d'éditions dont la beauté typographique vaille par elle-même que cela n'a plus ombre d'importance sociale: on peut compter comme commerce quelques cas de reconstitution ou fabrication de pièces curieuses pour collectionneurs. Le commerce des hallebardes et des armes damasquinées est plus prospère. Je parle du moins de la France; car de beaux livres sont encore imprimés en Angleterre, en Suède, en Italie. Et ce que je dis là ne concerne en rien l'art du livre, du très beau livre exceptionnel.

Il faut donc bien se rendre compte que le livre n'est plus qu'une toute petite chose dans la production moderne. En regard de 5.000 livres nouveaux en France, on trouve plus de 10.000 publications mensuelles ou hebdomadaires, formant plus de 500.000 n^{os}, ou annuellement plus de dix mille volumes, dont on peut dire que la moitié sont plus *importants* à tout point de vue que les *livres*. A ces revues et bulletins, il faut ajouter 3 à 400 journaux, 4 à 5.000 bulletins paroissiaux et autres séries analogues. Nous avons compté un total de 15.914 titres et 692.000 n^{os} en 1909. Il n'y a pas aug-

mentation, d'après le nombre de camions qui furent nécessaires au transport en 1911.

Ces chiffres n'effraient que ceux qui, n'ayant jamais lu une statistique, sont étonnés de voir qu'ils ont mangé tant d'œufs, moutons et cochons entiers, et bu tant de tonneaux au cours de leur vie. Le nombre des périodiques allemands est plus que double, et il y a augmentation annuelle, comme pour les livres.

Et comme pour bien d'autres choses.

IV. — EXPANSION. — RESTRICTION

La production française de livres n'augmente pas. Elle reste stationnaire depuis plus de vingt ans, et marque plutôt un recul.

Mais je parle du nombre de livres et non de leur tirage. Celui-ci a augmenté beaucoup, on n'en doute pas. Les tirages de 40.000 sont nombreux sur les bulletins de déclarations au dépôt légal. Il n'y a pas utilité à les additionner, car seuls les premiers tirages sont déclarés, et bien irrégulièrement. Un chiffre précis ne pourrait être obtenu que par un syndicat d'écrivains, mais la Société d'encensement et distribution de prix mutuels qui s'intitule *Société des gens de lettres* ne s'intéresse pas à cela. La déclaration de tirage seule pourrait mettre de l'honnêteté dans le contrat d'édition. Et la réorganisation du dépôt légal ne devrait-elle pas être un *copyright* français, dans l'intérêt de l'Etat, des gens de lettres, des bibliothèques, des éditeurs? Aucune entente n'a été possible jusqu'ici.

La perfection des moyens de reproduction mécanique, linotypie, monotypie, etc., n'a donc point servi la production littéraire, au contraire. Elle a drainé au profit de grosses raisons sociales, de productions lancées à grand renfort de réclame, la concurrence des petits producteurs. Mort aux petits magasins! L'œuvre littéraire individuelle fait place à l'entreprise organisée.

Je n'aborde pas, du moins cette fois, les périodiques. Sans nul doute, ils modifient la question. Faute de données précises actuellement, je ne puis que rappeler leur existence, et il semble d'ailleurs que le même phénomène d'accaparement se produise pour eux.

Il serait absurde de conclure de cette stagnation qu'on ne lit pas ou qu'on lit moins. Je ne sais pas si on lit quatre fois ou vingt fois plus qu'il y a vingt ans, mais l'annonce seule des tirages indique qu'on lit beaucoup plus. Toutes les banalités dites sur l'influence des sports, la bicyclette et l'auto empêchant de lire, et qui faisaient croire à Mendès vielli que les femmes ne le lisaient plus parce qu'elles se levaient plus matin, sont des idées de gens qui prennent leurs chiffres dans l'air du temps. Le tirage total des romans a certainement plus que doublé.

qui se restreint, c'est le choix des livres qu'on a à lire.

il est certain aussi que le nombre des poètes augmente. Que le nombre des romanciers et des romancières augmente.

qui se restreint, c'est le nombre des poètes et auteurs qui ont ce d'être lus.

il ne sert à rien qu'il en coûte 1.000 francs au lieu de 1.050 pour établir un livre, si, pour le faire lire, alors qu'un écho de jadis suffisait jadis à une petite vente payant les frais, on risque faute de grand lancement, de ne pas vendre la douzaine. L'exaltation intense de la notoriété, l'impôt que les annonceurs prélèvent sur la gloire diminuent les occasions de gloire.

peu les éditeurs, qui, par des éditions laides à prix élevé, ennuient hors du public des auteurs tels que Musset, Darwin, Charriand accapareurs de vente 50 ans après leur mort, et encore d'aujourd'hui Leconte de l'Isle, Taine, Renan, — on en citerait de sorte et de toutes les maisons !

peu s'en réjouiront, notamment les critiques et personnes qui ont la prétention de tout lire, qui voudraient que la production littéraire se limitât à leurs forces personnelles d'absorption.

M. de Wyzewa se plaignait que des livres nouveaux l'empêchent de lire Homère. Aujourd'hui, M. Charles Morice se plaint de la *lanche*, voudrait instaurer le culte du livre presque unique, du livre où se concrète une âme humaine, et je veux bien crier cet apôtre : arrière ! médiocrités ! Place au vrai poète, fût-il le seul !

On songe seulement que si une critique parfaite, le bon goût organisé administrativement, les syndicats d'éditeurs fonctionnant à l'aide de des filtres ne distillaient au public que le poète unique, ce serait de la famille Rostand et non de celle d'Homère !

Les fleurs si rares, il les faut mettre en pot, avec un fil de fer, et sous l'arcade de la bonne maison. La fleur que l'avalanche fait pousser isolément, — une seule parmi des milliers de graines gaspillées — plus de grâce et tient mieux. Une rareté forcée peut venir de la médiocrité. Dans l'abondance, elle exige des mérites spéciaux.

Il semble que la littérature se rapproche des conditions du théâtre à un petit groupe d'auteurs, qui ne sont point toujours les auteurs de nos pièces, accapare le marché, où 400 manuscrits, qu'on ne lit pas, s'offrent à tel directeur qui n'en peut jouer qu'un, mais où une œuvre d'art ne peut être produite aux conditions normales.

Les critiques qui croient connaître l'art dramatique français en regardant des affiches et en « allant au théâtre » s'en font une bien étrange idée.

Un critique parle des « vingt romans écrits depuis Flaubert ». Ou des deux romans écrits depuis M. de Heredia. Les nègres d'Australie lavent des tonnes de sable pour trouver une pépite. Combien de livres

laverez-vous, Charles Morice apôtre, avant de retrouver une chanson de Verlaine!

Cette instruction répandue sur tous, ces centaines de milliers de livres de poète épelés aux petits, la Sorbonne même se mêlant à enseigner aux grands l'influence de Vachette et du Chat-Noir sur la renaissance idéaliste, et cette génération si odieusement privée de culture latine, qui réclame comme si nous lui avions tout pris, et découvre, ô jeunesse! que l'on *écrit* mal en Sorbonne, et le féminisme que j'allais oublier, la femme de lettres déchaînée, l'« avalanche » sur l'art de ce qui fut le beau sexe...— quoi! Tout cela ne fait pas quelques volumes de plus?

Rien. Chaque année édite ses deux ou trois cents volumes de vers, ses quatre ou cinq cents romans *nouveaux*, pas plus. Chaque année, semble-t-il, un peu moins.

Il y a toute chance que les bons ne sont pas là-dedans.

EUGÈNE MOREL.